

UN CAVALIER SUR LE DOS D'UN ÉLÉPHANT

Dès que j'ai commencé à goûter aux effets de la lecture, elle est devenue une addiction dont je n'ai plus jamais voulu ni pu me défaire. Mes conversations favorites tournent toujours autour des livres et l'idée que je me fais du bonheur passe par une boutique où on trouve des livres.

Ma vie aurait pu être très différente de ce qu'elle a été. Il y avait des livres partout chez mes parents : dans des bibliothèques et sur des tables basses, aux pieds des fauteuils et dans les armoires. Pendant les années de la répression politique, quand les militaires pouvaient vous jeter en prison pour posséder des livres, mon père avait caché quelques exemplaires dans le grenier. Chez moi on écoutait aussi beaucoup de musique, et c'était surtout celle qu'on appelle « classique ». Le volume du son avec lequel mon frère aîné l'écoutait était si fort que les verres s'entrechoquaient dans le vaisselier. Si j'avais dû choisir, j'aurais préféré la musique. D'ailleurs, pendant des années, j'étais persuadé que les livres étaient faits pour les vieux.

J'ai un immense respect pour ceux qui dévoraient des livres dès leur plus tendre enfance. Moi, à ce moment-là, j'avais des choses plus importantes dans la tête, comme lancer sur le sol mes voitures miniatures Matchbox ou écouter à la radio les matches de l'Alianza Fútbol Club, l'équipe de la capitale. Mais je dois reconnaître certains que enfants sont de véritables phénomènes. Et nous avons un de ces phénomènes à la maison ; c'était mon frère cadet. Luisito lisait déjà d'une traite quand on l'a inscrit à l'école maternelle, et c'est lui qui me parla le premier des aventures d'un enfant solitaire qui habitait sur un astéroïde.

J'étais déjà assez grand quand j'ai lu le Petit Prince, et j'avais pu concevoir un très grand respect avec un certain romantisme, pourrait-on dire. Une jeune fille à qui je faisais la cour m'embrassa avec beaucoup d'amour et de tendresse lorsque je lui offris une carte de Hallmark qui disait : « On ne voit bien qu'avec le cœur, etc.... » Quelle heureuse surprise pour le garçon myope, un peu trop dentu et couvert d'acné que j'étais.

Mais tout change dans ce monde comme dans d'autres. Pour ma première communion, mon père m'avait fait cadeau du livre d'un certain John Brown qui s'intitule « 32 000 kilomètres à travers la forêt africaine ». Vous pouvez le chercher sur Google. Sur *Mercado Libre* cette vieillerie se vend jusqu'à cent cinquante dollars. C'est l'histoire racontée à la première personne d'un « bwana » qui va courir toutes sortes de dangers dans sa traversée de l'Afrique à bord d'une petite DKW. Les portraits avec des aborigènes aux lèvres distendues par des disques d'argile et tout particulièrement la photographie de deux jeunes filles montrant leurs seins avec un total naturel, avaient particulièrement attiré mon attention. Je l'ai lu plus d'une fois de la première à la dernière page. Le livre de cet aventurier inconnu avait fait de moi un lecteur. Depuis, les livres de voyages et d'aventures font partie de mes lectures favorites. Si je devais un jour coloniser la planète Mars et avoir à choisir un livre, je choisirais un exemplaire de Robert Louis Stevenson.

Mon addiction à la lecture est venue d'une série de contretemps. Dans mon adolescence j'étais un peu du genre cœur d'artichaut mais les filles avaient plutôt tendance à me fuir. Je n'étais pas très fort pour jouer au basket, ni un garçon dont tout le monde voulait être l'ami et je n'étais pas non plus un étudiant brillant. Alors, en cherchant à me faire remarquer, j'avais publié dans le journal mural de l'école un article d'un ton nettement anticlérical qui ne manqua pas, en effet, de m'attirer les regards du corps enseignants ; j'avais bien failli me retrouver dehors. Les supplications de ma mère adoucèrent le cœur du préfet et les curés me laissèrent reprendre les cours en m'imposant des mesures punitives. Le professeur d'espagnol me fit préparer un exposé sur la littérature nationale. D'un bocal en verre rond comme un aquarium, je sortis un petit papier plié sur lequel était écrit le nom de Salvador Salazar Arrué, plus connu comme Salarrué.

J'étais allé le rencontrer à la Bibliothèque Nationale. L'homme fut extrêmement patient. Il avait accepté de répéter sans le moindre geste d'humeur l'histoire de son enfance à Sonsonate, lorsque je m'aperçus tout honteux que je n'avais pas mis mon magnétophone en marche. Je n'ai jamais connu un personnage plus étrange que ce vieil homme corpulent et silencieux. Plus que par ses contes, sa personnalité m'avait attiré. J'avais trouvé beaucoup de ses livres dans la bibliothèque de mon père et je les avais lus. J'avais fait un exposé de fin d'année sur un bref essai qu'il avait écrit contre les saints de l'église. Heureusement, le curé était ne s'en était pas fâché. Et j'avais ainsi gagné du jour au lendemain une réputation d'écrivain totalement imméritée.

J'avais été mordu par le virus de la littérature. Toutes les fins de semaine, lorsque la famille partait en promenade, je préférais rester pour lire et écrire ce qui me passait par la tête. Cette soudaine passion pour les lettres et l'isolement dans lequel je m'enfermais avait inquiété ma mère. Le fantôme de son frère, un poète à la vie perturbée qui s'était suicidé à vingt ans, perturbait encore la mémoire de la famille.

C'est la violence qui a fini par me plonger complètement dans le monde des livres. Dans l'atmosphère tendue qui précéda la guerre civile, je m'étais inscrit à l'université avec le projet de suivre des cours à la faculté de médecine ce qui était le rêve de ma mère. Et ce fut l'armée, l'armée et rien d'autre qu'elle, qui vint interrompre le déroulement de cette carrière. J'avais dix-huit ans, j'ignorais tout de la vie. Je sentais en moi le besoin d'un soulagement pour quelque chose que je n'ai jamais très bien pu définir. Henry David Thoreau a écrit que « Presque tout le monde passe sa vie dans le désespoir et sans rien dire. » La lecture de romans et de poèmes chassait cette angoisse.

J'ai commencé à fréquenter un groupe de poètes du centre de San Salvador. J'allais aux réunions avec une immense pile de livres et je me retranchais derrière elle pour résister aux sarcasmes de mes nouveaux amis. Je suis entré à la faculté de Lettres mais j'ai vite été déçu. En quatrième année après avoir déclenché une bagarre littéraire pour des raisons idéologiques contre le chef de département, j'ai su que mes jours à l'université étaient comptés. Pour boucler la boucle, au moment le plus critique des mobilisations sociales au

milieu des années soixante-dix, j'ai fini par rédiger des tracts pour les syndicats ouvriers proches d'un groupe armé ; et puis j'ai tout laissé tomber. Mais ça c'est une autre histoire...

Comment suis-je tombé dans cette addiction à la lecture ? Jonathan Haidt, un célèbre auteur et conférencier TED, soutient que nous, humains, nous ne sommes pas aussi rationnels que ce que nous le croyons. Pour lui, les processus de prise de décision sont comparables à l'action d'un cavalier assis sur le dos d'un éléphant. Le cavalier c'est notre côté rationnel, et l'éléphant c'est notre intuition. L'éléphant s'ouvre la route sans direction apparente et de temps en temps, le cavalier essaie de le mener dans une direction déterminée. Dans mon cas, l'éléphant m'a entraîné jusqu'en ce lieu que représentent les lettres et où j'ai fini par me trouver à l'aise. La littérature est le plus grand simulateur de réalité et la lecture est sans conteste un acte d'évasion. Les livres ne sont que le support de cette merveille de l'ingéniosité humaine.

Les « gringos » utilise fréquemment l'expression « vouloir boire le jet d'une lance à incendie » pour parler de quelqu'un qui veut avaler plus que ce qu'il peut. Elle décrit parfaitement ma relation avec les livres. S'il y a bien quelque chose qui me comble d'aise c'est de posséder un grand nombre de livres que je n'ai jamais lus.

Je ne dis pas cela pour me joindre à ces milliers de gens qui ont fait du livre un objet fétiche. Le livre est un objet surévalué. Il y a dans la notion de « livre » des millions de choses stupides et même nocives. Ce gaspillage d'encre et de papier pourrait être évité et l'une et l'autre pourraient servir des causes plus utiles.

Au cas où on l'aurait oublié, les livres n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Sénèque, un nom chargé de prestige, considérait les livres comme un danger social parce qu'ils provoquaient chez les gens un repli sur eux-mêmes et limitaient leurs possibilités de converser entre eux. De nos jours, nombreux voient la technologie avec une appréhension similaire à celle du vieux Sénèque.

Le livre est aujourd'hui l'icône suprême de l'orthodoxie littéraire qui voit arriver avec stupeur les nouvelles formes de l'écriture nées de la révolution électronique. L'autoédition en ligne constitue une nouvelle manière d'écrire et de mettre en circulation ce qu'on désigne communément comme une « œuvre ». Je crois que désormais les canaux par où les conversations circulent sont très divers, et que beaucoup des vérités de notre temps s'expriment sur un ton de plaisanterie : tweets, GIFs et émoticônes. Dans l'assemblée de cet univers, les livres et les formes conventionnelles n'occupent qu'un seul siège.

Miguel Huezo Mixco

Traduction Jacques Aubergy